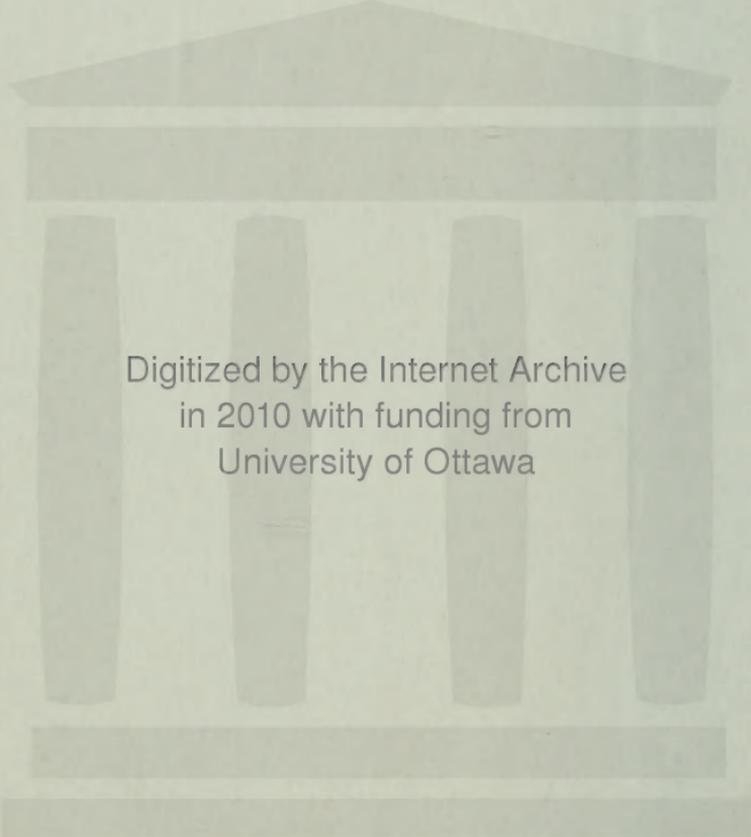


DG
426
.S25
1922

U d'of OTTAWA



39003002009644



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

11/5/70

VOYAGE EN ITALIE

1/2 50

1/2 50

VOYAGE EN ITALIE

11/2/20

1500 3

VOYAGE EN ITALIE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 1064



C.-A. SAINTE-BEUVE

VOYAGE EN ITALIE

NOTES INÉDITES

PUBLIÉES AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

GABRIEL FAURE

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

GRAVÉ SUR BOIS PAR PAUL BAUDIER



PARIS

GEORGES CRÈS ET C^{ie}

LES VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXII



DG

426

.525

1922

A ÉDOUARD CHAMPION

SAINTE-BEUVE EN ITALIE



SAINTE-BEUVE EN ITALIE

*L'*AMITIÉ d'un éditeur lettré m'a confié un petit carnet qui fit bien des jaloux. A peine était-il en la possession de M. Édouard Champion qu'écrivains et bibliophiles manifestaient le regret de l'avoir laissé échapper : Maurice Barrès et Fernand Vandérem, pour n'en citer que deux, arrivèrent chez le vendeur comme le précieux manuscrit venait d'en sortir.

L'annonce du catalogue portait : « Notes de voyage de Sainte-Beuve à Naples, manuscrit autographe de 32 pages » et reproduisait une indication de Troubat : « Carnet tout entier de sa main. » Le libraire avait ajouté, de sa propre autorité : « Ces notes de voyage sont inédites. »

Ces quelques lignes renferment bien des inexactitudes. Sur la trentaine de pages que compte le carnet, trois ou quatre n'ont manifestement pas été écrites par Sainte-Beuve, et six seulement sont consacrées au voyage à Naples. Quelques-unes concernent Rome, Marseille ou la Suisse; les autres parlent de Charles Nodier ou racontent des anecdotes sentimentales et romanesques. Elles sont loin d'être toutes inédites. C'est ainsi que les deux premières pensées, écrites au revers de la page de garde, et un épisode daté de Marseille, ont paru à la fin du troisième volume des Portraits littéraires. De même, la plus

grande partie des notes prises à Rome servirent au moins deux fois à l'auteur, une première fois dans l'un des articles anonymes qu'il envoya, de 1843 à 1845, à la Revue Suisse de Lausanne et qui furent réunis en volume sous le titre de Chroniques parisiennes, une seconde fois dans le premier tome des Nouveaux Lundis, à propos de Louis Veuillot. Plusieurs fragments s'en retrouvent également dans les lettres qu'il envoya d'Italie, notamment à Charles Labitte et à ses amis Olivier.

Par contre, les notes du Voyage à Naples sont inédites; c'est à peine si, incidemment, Sainte-Beuve en a utilisé une dizaine de lignes.



« Il ne se passe pas de jour sans qu'on nous annonce une découverte; chacun veut faire la sienne, chacun s'en vante et fait valoir

sa marchandise sans contrôle. On attribue une importance et une valeur littéraires disproportionnées à des pages jusqu'ici inconnues. On est fier de simples trouvailles curieuses, quand elles le sont, qui n'exigent aucune méditation, aucun effort d'esprit, mais seulement la peine d'aller et de ramasser. » Si j'étais superstitieux, ces lignes des Causeries du Lundi m'auraient peut-être empêché de publier ce récit d'un voyage à Naples. Mais, vraiment, était-ce bien à Sainte-Beuve de se montrer si difficile et si sévère ? Ne nous a-t-il pas souvent donné l'exemple, lui, le grand fureteur, l'insatiable curieux, qui, dans ses Chroniques parisiennes, prit tant de malin plaisir à charger ses contemporains de médisances anonymes ? Qu'on se rappelle tout ce qu'il a publié sur Chateaubriand, autour duquel, suivant la jolie expression de Vandérem, il tournait « comme un moustique de nuit fasciné par un flambeau » !

Les notes de Sainte-Beuve confirment, — ce qu'il était assez facile de pressentir, — qu'il fut un touriste médiocre. De tempérament casanier, sans cesse rivé à sa table de travail, il redoutait les déplacements qui changent les habitudes. Il était, du reste, trop méfiant pour goûter sans arrière-pensée les plaisirs du voyage. On verra que les premières lignes de ces courtes pages sont bien celles d'un homme qui ne veut pas s'en laisser conter. « Des lieux cités, écrit-il, la moitié est à rabattre. » C'est une idée sur laquelle il revient sans cesse. De plus, la nature ne lui parle guère. C'est un des rares écrivains qui auraient approuvé Socrate, lequel ne sortait pas d'Athènes parce que, déclarait-il, « aimant à s'instruire, les arbres et les champs n'avaient rien à lui enseigner ». Sainte-Beuve ne se plaît vraiment que parmi les hommes et surtout parmi les livres. « Tu n'as pas d'yeux pour vivre sur un décor,

lui disait Barrès dans une des méditations d'Un homme libre, tu ne te satisfais qu'avec des idées! »

Aussi part-il pour l'Italie sans emballément. « Je fais donc un détour, écrivait-il à ses amis Olivier, pour humer du soleil et accumuler du silence. Je pars vendredi pour Marseille, je m'embarque droit pour Naples, où je reste quinze jours au plus; je reviens par mer à Rome, où je reste huit jours; et je reprends la mer pour tendre droit à Lausanne par le plus court, soit par Gênes, Turin et le Mont-Cenis, soit par Livourne, Milan et le Simplon... Je ne resterai à Naples et à Rome que le temps strict que je vous dis. Pour vous expliquer plus encore le choix extrême de Naples, je vous dirai que j'y ai un ami banquier qui m'aplanira avec le plus grand plaisir toutes les petites difficultés d'un frais débarqué... »

Il oublie d'ajouter que, ce qu'il allait

surtout chercher en Italie, c'était le pays des Anciens et les paysages classiques. On aurait tort de prendre trop au sérieux les vers de Joseph Delorme où, dix ans plus tôt, il s'écriait :

Que m'importent à moi les souvenirs antiques...
Et que m'importe encor le tombeau de Virgile,
Et l'éternel laurier auquel je ne crois pas!

Ces vers sont tirés d'une pièce intitulée Italie, où le poète nous parle des « bosquets de Pestum ». Plus tard, ayant fait le voyage de Pestum, l'auteur, par une note au bas de la page, nous avertira que Joseph Delorme « voyait Pestum du milieu de sa plaine de Montrouge ». Sainte-Beuve a bien mieux exprimé sa véritable pensée dans la pièce des Pensées d'Août dédiée à Patin :

Les Latins, les Latins, il n'en faut pas médire;
C'est la chaîne, l'anneau, c'est le cachet de cire
Odorant, et par où, bien que si tard venus,
A l'art savant et pur nous sommes retenus.

L'Italie de Virgile et d'Horace, dont les

noms et les citations reviennent sans cesse sous sa plume, était le principal attrait du voyage qu'il entreprenait ; aussi, après avoir demandé à Stendhal un petit guide-âne, qu'il conserva toute savié, — il en parle encore dans une de ses dernières lettres, — s'embarqua-t-il directement pour Naples et Rome. Pas la moindre envie de voir Florence, Venise ou Milan. Pas le moindre regret, au retour, de ne les avoir point visitées. Lorsque, trois ans après lui, son ami Collombet partira pour l'Italie, il lui écrira : « Quand on est revenu et qu'on a secoué ses puces, le voyage d'Italie est fort joli : on en rapporte toutes sortes de belles et bonnes vues sur tous sujets. Les Latins, nos vrais ancêtres ont vécu là. » N'est-ce pas l'état d'esprit de Flaubert qui, à la même époque, s'exaltait devant la Méditerranée, parce que « c'était l'eau de la même mer avec le même bruit qui murmurait à la proue de la galère de Cléopâtre ou de Néron » ?

On a parfois reproché à Sainte-Beuve d'être allé « en païen » dans la ville éternelle. Certes, en 1839, il était à peu près détaché de toute idée religieuse. L'influence de Genève, des milieux suisses, d'Alexandre Vinet surtout, dont il suivit l'enseignement à Lausanne, l'avait, un moment, incliné vers le protestantisme, avait achevé plutôt de le dégager du catholicisme. Néanmoins, préparant Port-Royal, il voulut, après la ville de Calvin, visiter celle de saint Pierre. « Avant d'oser attaquer cette grande cité dans Port-Royal, écrivait-il à Mme Juste Olivier, il m'est bon de la connaître ; j'espère en revenir plus respectueux, au moins plus indulgent, comme pour quelque chose qu'on a aimé. » Il ne semble pas que tel ait été le résultat obtenu. Les notes sur Rome sont, à cet égard, bien caractéristiques. Même dans les pages napolitaines, que l'on va lire, on pourra constater, à plusieurs reprises, une

tendance nettement hostile au catholicisme. « Au milieu des cérémonies et des superstitions de Naples, disait-il dans cette même lettre, j'ai bien souvent songé à Lausanne. J'ai mieux compris les églises dépouillées de la Réforme devant les autels d'argent de saint Janvier. » Sans doute, c'est à une protestante qu'il écrit. Mais la vérité est qu'il s'éloignait de toute foi religieuse. La pensée, souvent publiée, qu'il écrivit à Aigues-Mortes, et qui ouvre le carnet que j'ai entre les mains, résume bien son état d'esprit : « Mon âme est pareille à ces plages où l'on dit que saint Louis s'est embarqué ; la mer et la foi se sont depuis longtemps, hélas ! retirées, et c'est tout si parfois, à travers les sables, sous l'aride chaleur ou le froid mistral, je trouve un instant à m'asseoir à l'ombre d'un rare tamarin. »

Peut-être aussi Sainte-Beuve avait-il d'autres raisons de mal savourer toute la volupté d'un voyage sous le beau ciel

d'Italie. Toujours dans cette même lettre envoyée de Naples, je lis : « J'ai cru nécessaire ce voyage solitaire pour mieux réfléchir sur moi-même et mieux réfléchir en moi l'horizon attristé au moment du passage de la jeunesse à l'âge qui la suit. Rome et Naples ne sont là que des bordures : le vrai paysage est celui des années arides et dépouillées qui s'avancent et que j'ai vu surgir! » M. d'Haussonville, écrivant en 1875, à une époque où il y avait encore des raisons de ne parler qu'à demi-mot, disait : « Sainte-Beuve ne paraît avoir éprouvé à la contemplation de ces merveilles de l'art et de la nature aucune de ces impressions durables qui font date dans la vie intellectuelle d'un homme. J'avais souvent été étonné de cette tiédeur d'un esprit aussi vivace que celui de Sainte-Beuve, jusqu'au jour où une étude approfondie de sa vie intime, quelques renseignements recueillis de première main sur les circonstances qui

l'avaient déterminé à s'éloigner de Paris, enfin les confidences discrètes de ses poésies m'ont éclairé. On commet souvent à l'entrée de la vie cette erreur de chercher dans les voyages autre chose qu'une des occupations les plus variées, les plus nobles, les plus utiles de l'esprit, et de leur demander des consolations pour quelque grande douleur, un remède pour quelque secrète blessure. » Peut-être le biographe exagère-t-il; car enfin, lorsque Sainte-Beuve partit pour l'Italie, deux années au moins s'étaient écoulées depuis l'abandon de celle qui, pour lui, avait trahi. En 1837, fuyant vers Lausanne, il écrivait à son ami Marmier : « Oublions ce que nous avons cru éternel. » En 1839, Sainte-Beuve se serait volontiers laissé consoler. Je n'en veux pour preuve que l'épisode, daté de Marseille, qui, sur le carnet, suit immédiatement les pages italiennes, épisode que l'auteur a lui-même publié à la fin du troisième volume des

Portraits littéraires¹. De même, le cri qui termine les notes sur Naples indique bien que, si l'homme a souffert, il espère avoir d'autres occasions de bonheur ; il n'est pas encore le désabusé qui écrira plus tard à Vinet : « Je suis passé à l'état de pure intelligence critique, et assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur... L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte. »



« Du voyage d'Italie, déclare encore M. d'Haussonville, il ne subsiste, dans l'œuvre de Sainte-Beuve, que peu de traces, quelques notes éparses jetées à la fin d'un de ses volumes de Portraits littéraires ; il n'en a évoqué que très rarement le souvenir. » Cette affirmation est trop catégorique. Nous avons vu que, en dehors des notes auxquelles fait allusion le biographe, les

pages sur Rome figurent, au contraire, presque in extenso dans deux volumes. Les Notes et Sonnets, qui terminent les Poésies complètes, offrent également de nombreux rappels de son voyage :

Naples, Rome, en passant à peine je vous vois...

Ne montez Albano qu'au déclin d'un beau jour...

J'ai vu le Pausilippe et sa pente divine...

On y peut lire aussi une longue pièce dédiée à Liszt, la Villa Adriana. C'est celle qu'annonce une note du carnet qui était restée inédite : « Mardi 11 juin. Allé avec Listz et Mme d'A... (d'Agoult) à Tivoli, à la villa Adriana; grande impression du soir au soleil couchant, dans ces hauts cyprès, près de ces ruines rougies : la décrire, la raconter à Liszt dans une grande pièce développée qui serait mon paysage du Poussin. » Hélas! la grande pièce ne rappelle guère les nobles compo-

sitions du Poussin, et j'aime mieux la simple note du carnet que les deux vers qui la traduisent :

Parmi ces hauts cyprès, ces pins à sombres cônes
Que le couchant coupait d'éblouissantes zones...

Je me demande pourquoi le poète n'a pas recueilli dans son premier volume de vers une Églogue napolitaine qu'il publia, presque au retour de son voyage, sans la signer, il est vrai, dans la Revue des Deux Mondes du 15 septembre 1839. (Les tables ultérieures de la revue la rangent parmi les publications de Sainte-Beuve sans faire mention de cet anonymat initial.) L'auteur semble même avoir voulu dépister la curiosité en l'attribuant à un poète qui aurait voyagé en Italie, plusieurs années auparavant; peut-être préféra-t-il ne pas faire trop étalage de ses sentiments anti-religieux; la fin de la note semble trahir cette préoccupation². Cette pièce, publiée, en 1861,

chez Poulet-Malassis, dans la Suite de Joseph Delorme, ni meilleure ni pire que la plupart des autres œuvres du poète, est un dialogue entre un pâtre, un pécheur et deux faunes, dont voici la conclusion, que de nombreux lettrés connaissent, mais, bien souvent, sans en savoir l'origine :

Paganisme immortel, es-tu mort? on le dit;
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

Jules Lemaître, qui cite ces deux vers dans une de ses conférences sur Racine, les qualifie de « diaboliques », ce qui me paraît inexact, puisqu'ils ne font que constater la lutte indéniable, dont parle ailleurs Sainte-Beuve, entre « l'éternel paganisme et le christianisme éternel ».

En dehors de ces rappels poétiques, Sainte-Beuve a très rarement évoqué dans son œuvre ses souvenirs napolitains. Une seule ligne de l'Étude sur Virgile y fait allusion³. Dans Chateaubriand et son groupe

littéraire, à propos du récit d'Eudore retraçant un été passé à Naples, il ajoute : « Tous ceux qui ont vu Naples et qui se sont bercés au golfe de la Sirène salueront ici la divine peinture. » Et il met en note l'épisode du carnet qui termine le voyage de Naples, en supprimant le cri final.

Dans la Correspondance jusqu'ici publiée, on trouve d'abord la lettre à Mme Olivier, datée de Naples, 21 mai, que j'ai déjà eu l'occasion de citer. Il est intéressant de reproduire ce qu'il dit de Naples. « Je reçois, Madame et chère amie, votre bonne lettre au retour d'une petite expédition à Sorrente, Capri, Ischia, qui m'a pris trois jours; je suis étonné moi-même de citer ces noms d'original et pour les avoir vérifiés sur les lieux : j'y crois à peine et pourtant j'en jouis. Le soleil de Naples est un idéal qui disparaît un peu de près; tout le monde ici se plaint du changement de saison, c'est comme à Paris, à peine plus de

pesanteur ; et j'attends encore le ciel bleu de nos rêves. Mais l'horizon est grand, les paysages sont agrestes et riches, et la mer y joint des beautés divines : je ne suis donc pas désappointé... Je suis hier monté au Vésuve : auprès des excursions suisses, ce n'est rien du tout ; mais au retour j'ai bien joui de la vue du golfe et de nommer dans mon cœur toutes les côtes déjà par moi parcourues. »

Le 22 juin, de retour à Marseille, il écrit à la même correspondante ses impressions de Rome, où l'on peut retrouver la plupart des idées du carnet ; il termine par ces lignes où perce une certaine désillusion : « Je vous reviens plus épris du Léman que jamais ; je suis bien content d'avoir vu l'Italie, Naples et son beau ciel, pour savoir que le beau ciel est le même quasi partout, que le rayon est le rayon, et le Léman un de ces beaux miroirs que nulle comparaison ne ternit. » Tout de même ! Avoir passé à Naples et à Rome ces exquis

semaines de la fin du printemps et ne trouver à célébrer que le ciel de Lausanne ! C'était bien pourtant le reflet exact de ses sentiments¹. Car, le lendemain, écrivant à Charles Labitte qui, pendant son absence, l'avait suppléé à la Revue des Deux Mondes, il lui disait : « Me voici enfin revenu sur la terre de France, après mon échauffourée d'Italie. Je dis échauffourée, tant cela a été rapide et mené violemment. J'ai donc vu Naples et Rome, chacune en quinze jours. En touchant, j'ai eu le temps de voir Gênes et Pise. Naples m'a surtout charmé par ses environs, Sorrente, lieu vraiment divin, Salerne, Amalfi, délicieusement marines ; à d'autres noms il y aurait beaucoup à rabattre ou, du moins, à dire autrement que n'ont fait ceux qui les voyaient surtout au clair de lune de leur cœur. » Coup de patte à Lamartine... Voilà bien le vrai Sainte-Beuve, éprouvant plus de plaisir en voyage à prendre en faute les grands écri-

vains qui furent ses trop glorieux contemporains qu'à admirer les paysages. Ce qui lui manqua toujours, ce fut l'enthousiasme, la spontanéité frémissante devant le beau et le grand. Parmi les notes que tout écrivain rapporte d'un premier voyage d'Italie, je ne crois pas qu'il en soit beaucoup d'aussi incolores que les siennes. Mieux encore que dans les lettres citées ci-dessus, on y surprend, dans toute leur sincérité, sans retouche et sans fard, les impressions mêmes du célèbre critique. C'est de ce point de vue, ne songeant nullement, comme on voit, à « attribuer une valeur littéraire disproportionnée à des pages jusqu'ici inconnues », qu'il m'a semblé intéressant de ne pas laisser inédites les seules notes prises par Sainte-Beuve dans son unique voyage d'Italie.

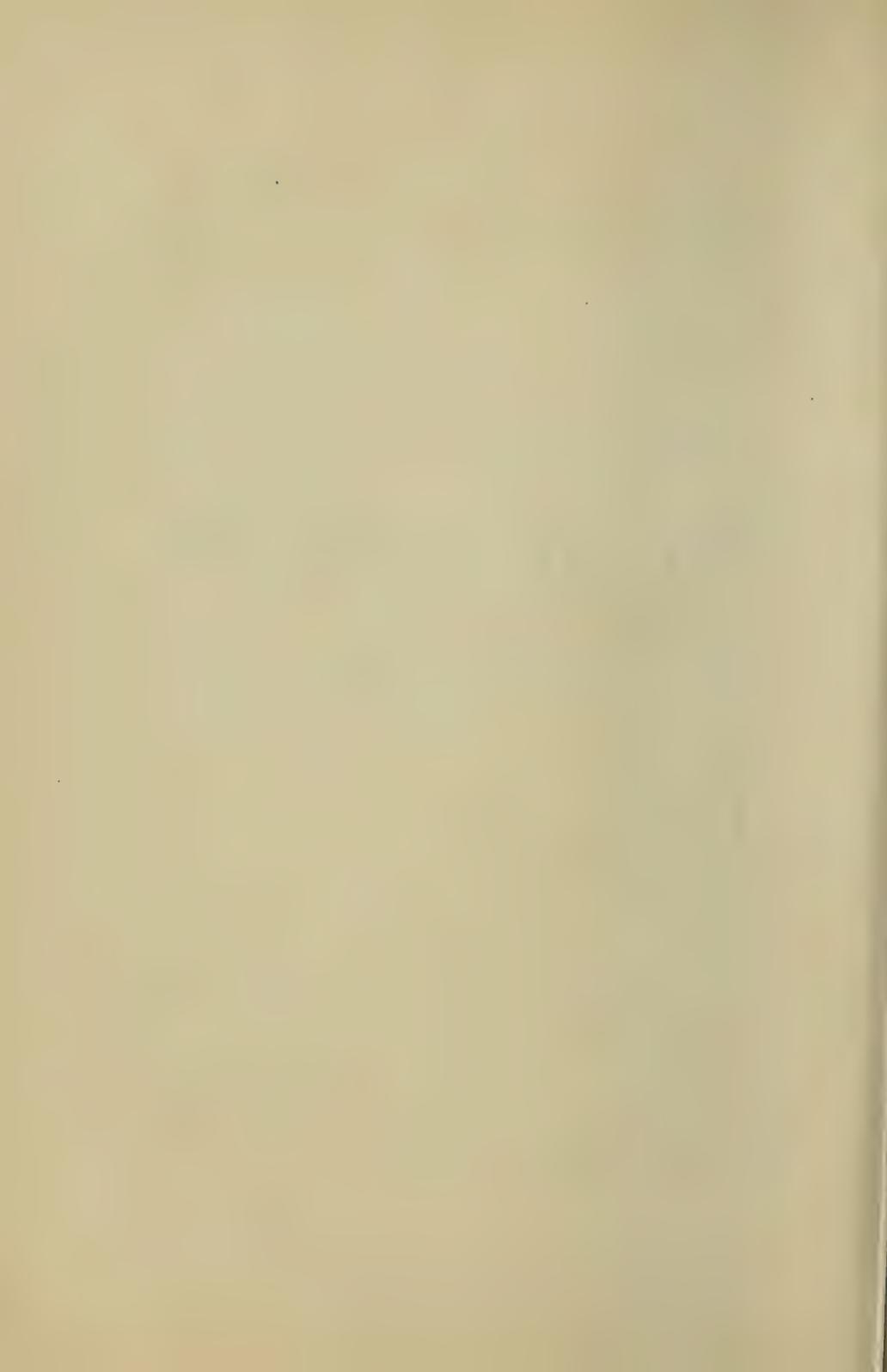
GABRIEL FAURE.



VOYAGE A NAPLES

MAI MDCCCXXXIX

NOTES INÉDITES





VOYAGE A NAPLES

LES récits de voyage sont toujours incomplets et infidèles ; on le vérifie en voyageant soi-même, et à son tour, si l'on raconte, on tombera dans le même inconvénient ; à distance tout s'oublie, s'idéalise : on ne voit que les points lumineux. Et puis involontairement on dissimule ; l'amour-propre s'en mêle : les déboires, les tribulations, les duperies, on n'en dit mot, on ne

s'en vante pas, on se le nierait à soi-même la main sur la conscience; le mal de mer est passé; on a secoué ses puces; on raconte, l'hymne commence. Tous font ainsi... tellement que l'éloge académique en toutes choses me semble le plus naturel à l'homme.

Il en est des lieux comme des œuvres des hommes : quand une fois leur réputation est faite, chacun y passe à son tour et les admire; si elle était à faire, d'autres qui sont sans nom pourraient certes concourir avec eux.

Des lieux cités, la moitié est à rabattre, une moitié seule reste divine. Le tombeau de Virgile est une bêtise, mais le Pausilippe est divin.



A ce prétendu tombeau de Virgile, au Pausilippe, il y avait un laurier, le fameux laurier de Pétrarque, replanté par M. Casimir

Delavigne : il est mort, car, me disait le gardien, tous les curieux qui venaient en coupaient chacun un morceau : c'est l'image des imitateurs autour d'une gloire de poète ; à force d'en couper et d'en copier, ils la tuent. — Elle ne renaît forte et entière, véritablement elle-même, que quand ils s'en sont allés.



Il croira encore à la perfectibilité indéfinie et à l'avènement prochain du règne humanitaire, celui qui n'aura pas vu dans Tolède (Naples), à la tombée du jour, cette foule bruyante, bigarrée, l'éternelle humanité peinte par Gil Blas, mais ici dans des vrais et purs costumes chez nous effacés ; cette variété de moines noirs et blancs, en larges chapeaux ou en capuchons, de prêtres en bottes ou de prélats en bas rouges, de petits abbés bambins en tricorne,

de militaires de sept ans en uniforme, de femmes à chignon donnant le bras à des femmes en chapeau; cette fourmilière si active et si oisive, si à l'aise et si peu pressée d'en finir, cette mascarade naïve et si peu étonnée d'elle-même de gens en carrosse, de princesses russes, de soldats suisses, de frati, de mendiants, de vendeurs de pâtes et de catins.

... *quam Romanus honos et Graeca licentia miscet,*

a dit Stace de Naples; je vérifie la dernière partie du vers, mais il n'y a plus trace de ce que dit la première; le *miscet* règne; c'est l'*honos* qui n'est pas resté⁵.



Je ne sais pas de meilleur remède à un système que de se promener dans Tolède au tomber d'un beau jour. — Quand je me promène dans Tolède, à six heures, il me

semble lire *Gil Blas* pour la première fois. La nouveauté des costumes rafraîchit l'observation.



Il y a tant de puces à Naples que c'est, je crois, ce que la Vénus Callipyge y cherche.



Si je n'avais pas vu le trésor de saint Janvier à la cathédrale, je comprendrais moins la Réforme, ma chère et pauvre Lausanne, Port-Royal et Saint-Cyran. Le gros prêtre qui me montrait ces choses, et que j'ai payé, me découvrit le bas de l'autel : sur le devant sont des sirènes qui rient quand elles voient qu'on leur apporte le sang de saint Janvier, et elles ont bien raison de rire, car le sang du martyr ne les gênera pas du tout ⁶.

Saint Janvier et les Sirènes, cela se marie

à merveille, voilà tout Naples. — Faut-il que Dominiquin ait prostitué sa belle peinture à cette chapelle?



Faites des raisonnements tant que vous le voudrez sur les choses; elles ont d'elles-mêmes leur force qui triomphe des idées qu'on y met. Expliquez, rationalisez, spiritualisez le catholicisme tant que vous voudrez, Lamennais, Bonald, de Maistre, ardent Lacordaire, quintessenciez son esprit : le voilà en Italie tout cru, qui pousse à pleine terre comme si de rien n'était, — et qui vous ignore.



L'atrium des maisons romaines est encore une espèce de petit forum intérieur.



A San Severino, les trois charmants tombeaux des trois frères par Jean de Nola. Du même, à Sainte-Claire, un élégant tombeau de jeune fille, avec des vers latins : tombeau grec, épitaphe païenne :

...IMPIA FATA VOLUNT.

Cet *impia fata* dans une église catholique ne choque personne. (Rapprocher cela du « destin » du *Jour des morts* de Fontanes).

Valery a raison sur ce gracieux et pur talent de Jean de Nola.



A l'église de Monte Oliveto, chapelle Piccolomini, quelle jolie *Nativité* de Donatello⁷ ! Adorable bijou de sculpture ! Mais au prix de quelle luxure d'art et de marbres à côté un tel bijou s'achète ! Je reviendrai d'Italie avec le goût chaste et sobre, par dégoût et satiété. O le peu et le bien !

A la chapelle Sainte-Marie della Pietà de'Sangri, des princes de San Severo, statues bernesques : la *Modestie*, statue voilée ; *Christ au tombeau*, voilé ; le *Désinganné* (détrompé) homme nu sortant des mailles d'un filet : difficulté vaincue.



23 mai. — Ce matin, en sortant de Naples vers Portici, la mer était bleue, tout riait, je voyais les côtes de Sorrente et l'harmonieux versant de Castellammare : c'était bien le golfe de la Sirène. Ce soir, en rentrant, la mer est rousse, le flot rebrousse, verdâtre ; la ville est terne, ce pourrait être Dunkerque ou tel port de l'Océan : les fronts les plus divins ont leurs nuages.



Lundi 27 mai, mardi 28 et mercredi 29.
— Tournée de Naples à Pompéi, Castellam-

mare, Sorrente, Capri, Ischia, Pouzzoles, Baïes, et retour à Naples : il faudrait raconter en vers à mon compagnon de voyage M. Dulong ce voyage si plein de sensations parfois contraires. Beauté des lieux, avilissement des hommes : belle race pourtant encore au dehors, mais de ressort moral, plus.

Admirable Sorrente : la tarentelle, — la figure de vipère sèche (la jeune Tarentine en soubrette) — la famille du marinier Raphaël, complète famille du marinier napolitain (le bel adolescent).

La grotte d'azur : il y en a plusieurs d'ébauchées auparavant ; elles s'essaient et manquent ; c'est comme pour les hommes ; pour un qui réussit, combien avortent ! Peu s'en faut que l'un n'ait eu le renom de l'autre. De toutes les grottes ébauchées, une seule s'achève, resserre son entrée, arrondit sa cavité et ses contours intérieurs : elle seule a le *nom*.

Caprée, austère aspect, profil de Tibère.

Vu Ischia, songé à Farcy, à Lamartine : impression triste quant à moi. Ischia me paraît aride : le volcan éteint, l'Épomée, a jadis crevé par la base et a recouvert la plage d'informes et hideuses scories : c'est laid. Ce volcan était en train de devenir quelque chose, il a manqué sa fortune de volcan ; il a fait long feu.

A Ischia. Les lieux les plus vantés de la terre sont tristes et désenchantés lorsqu'on n'y porte plus ses espérances. Tout golfe de Baïa y devient *il mare morto*.

Est-ce parce que j'ai été parricide pour Lamartine (*tu quoque fili* — moi aussi, hélas!) que ce golfe de Baïa, si doux pour lui, m'a paru amer? Combien j'éprouve le contraire de ce que j'y voyais d'avance sur la foi de Lamartine! Cette côte est déserte, aride, bouleversée, frappée de mort : la vie s'est déplacée, elle est vis-à-vis, sur l'autre plage, à Sorrente. A Baïa, c'est la ruine, l'abandon ; la Jérusalem et la Sodome du golfe de Naples ;

un air de désolation s'étend sur cette petite Babylone, les délices du monde romain.

Plus que jamais lèpre de cette race mendicante et avilie. Comment Mme de Staël a-t-elle placé au cap Misène le trône de Corinne ?

Il y a beaucoup à rabattre de tout ce qu'on a dit ; il y aurait quelque chose à ajouter.

Cette Nisida dont le poète a dit :

*Combien de fois près du rivage^s
Où Nisida dort sur les mers..*

a été un lazaret pendant le choléra et maintenant est un lieu de détention pour les forçats.



Il a paru piquant à Virgile de placer sa Sibylle, son Élysée et son Achéron si près de Baïa, dans le lieu même des plus molles délices de ses contemporains.



En face de Naples, Capri, la silhouette sévère, le profil formidable, Tibère : au golfe de la mollesse, le rappel grave et terrible.



Je vérifie à tout moment, en Italie, le cabaretier fripon, le *caupo malignus* d'Horace⁹ : le *Voyage à Brindes* aura désormais plus de sel pour moi. (Et les disputes des mariniers et des laquais).



Vers le même temps où se retrouvaient à Pompéi toute une ville antique, tout l'art grec et romain (piquante coïncidence), André Chénier, un poète grec vivant se retrouvait aussi. En parcourant cet admirable musée de statuaire antique à Naples, je songeais à lui ; la place de sa poésie est entre toutes ces Vénus, ces Ganymèdes et

ces Bacchus : c'est là son monde. Sa jeune Tarentine en est exactement et je ne cessais de l'y voir en figure. La poésie d'André Chénier est l'accompagnement sur la flûte et sur la lyre de tout cet art de marbre retrouvé.



Au retour de Pestum. En voyant dans ces lieux si beaux toute cette vermine, cette mendicité et cette bassesse qui est le fond, il me prend fréquemment de ces cris : ô France libre et généreuse !



Il est bon de mener les voyages comme la guerre et de ne pas laisser au soldat un seul jour inutile pour se reposer.



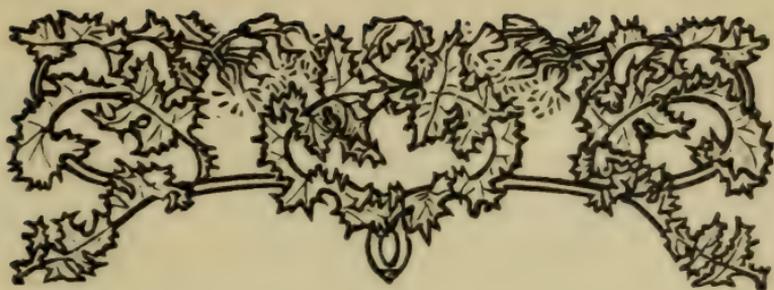
Ce soir, 31 mai, en descendant du Vésuve, à cinq heures et demie, admirable vue du golfe : fines projections des îles sur une mer blanche, sous un ciel un peu voilé; ineffable beauté! Découpures élégantes: Capri sévère, Ischia prolongée, les bizarres et gracieux chaînons de Procida; le cap Misène isolé avec sa langue de terre mince et jolie, le château de l'Œuf en petit l'imitant, le Pausilippe entre eux doucement jeté: en tout un grand paysage de lointain dessiné par Raphaël — Oh! vivre là, y aimer quelqu'un et puis mourir! ¹⁰



VOYAGE A ROME

JUIN MDCCCXXXIX

Bien que les notes ci-après, comme il a été dit plus haut, ne soient que partiellement inédites, il nous a semblé intéressant de les publier telles qu'elles figurent dans le carnet de Sainte-Beuve. On saisit ainsi sur le vif les impressions directes du voyageur. G. F.



VOYAGE A ROME

DE Civita-Vecchia à Rome. Prenez garde : il en est des temps et des hommes comme des lieux : on se croirait dans un désert, dans un pays minable et perdu et voilà tout d'un coup que la plus glorieuse des villes (le dôme de Saint-Pierre) apparaît. Ne dites pas : il n'y a plus de grands hommes ! Vous êtes peut-être à la veille d'en voir surgir un et le plus grand.

Près de Rome, pour voyager en costume plus commode, on s'habille en abbé.



Rome a rempli du premier coup d'œil toute mon attente.

O Rome je t'ai vue ! ineffable Beauté !

O Rome, au lieu de jouir de toi en possesseurs légitimes, nous te saccageons, en huit jours, comme des Barbares.

O Rome, que ceux qui ont pu se nourrir de toi lentement devraient être forts ! Pour nous qui ne jouissons de toi qu'à la hâte, à la sueur de nos fronts, et qui devons comme t'arracher aux destins, nous t'emportons en lambeaux et comme des barbares, mais aussi comme des fils dans nos cœurs.



Rome est morte depuis quasi l'heure où Jugurtha a prononcé sur elle, en se retour-

nant, l'anathème fameux : *O ville vénale!*
Elle a semblé vivre à de certains moments sous de grands papes ; mais c'étaient des *cabinets* superposés : comme *nation* elle n'a cessé d'être morte.



Rome est morte et bien morte. Ce n'est qu'une grande ville de province : il y a des gardiens pour les tombeaux. A travers cela un filet courant de voyageurs et de beau monde. L'imagination comble le reste. S'il y a sous cette solitude et ce silence une vie intérieure, pontificale à petit bruit, c'est un pouls de vieillard : on continue. Dans la politique générale du monde, Rome me fait l'effet d'avoir désormais le rôle qu'à eu en France le ministère du cardinal Fleury :

Et le garda jusqu'à *nonante!* (Voltaire).



Il y avait aujourd'hui (six heures et demie) au Capitole, séance de l'Académie des Arcades : les cardinaux et les prélats en carrosse accouraient ; la place était remplie de livrée rouge. J'ai tout regardé descendre, je me suis donné le plaisir de la parodie jusqu'au bout. Pauvre petit Capitole et assorti en vérité à toute cette gent ! On n'a pas cessé d'être au temps de Sidoine Apollinaire ; avec plus ou moins de goût, c'est la même chose depuis des siècles. Rome est finie.



A Rome, dans cette solitude peuplée de monuments et de madones, entre le Colisée et le Vatican, chaque âme disposée à une dévotion la développe démesurément et sans que rien y fasse obstacle. C'est le séjour le plus commode à une idée fixe. On la cultive, on s'en enchante : chacun abonde

à l'aise dans son sens. Les résultats promis sont frappants et se peuvent personnifier par quelques figures. Ici, Ingres dévot à l'antique et à Raphaël, et qui trépigne à ce seul nom; là, Fokelberg, le sculpteur suédois, tout Grec, dont l'œil se mouillait de larmes en nous montrant l'Apollon du Vatican et les contours lointains des paysages d'Albano. Aujourd'hui j'ai visité telle princesse russe, toute chrétienne, toute catholique et propagandiste, comme les autres sont tout païens. J'ai encore visité dans son atelier Overbeck, le peintre ascétique, dévot à l'art pur chrétien. Chacun d'eux s'étonne qu'on n'habite pas Rome à jamais quand on y a une fois touché; chacun, dans cette masse diverse, se creuse sa Rome à lui, sa catacombe, et ne voit qu'elle, et n'est troublé par rien alentour dans ce grand silence. C'est juste le contraire de Paris, où l'on est percé à jour en tous sens, à chaque heure, par l'idée du voisin. — A

Rome, chacun choisit son idée et y habite éternellement. On y passe la vie à être d'accord avec soi-même, sans contradiction de personne ¹¹.



Saint-Pierre que je viens de voir, m'aura appris à ne pas trop dire de mal en détail des mauvaises qualités et du mauvais goût. Il y a un certain degré de puissance, d'ordonnance et d'abondance qui couvre tout et qui désarme! Cela va ici à la sublimité. C'est comme pour le gouvernement papal de Rome même : tout ce mélange de faux et de pompe a fait par moments une sublime grandeur.



Ce catholicisme romain auquel il est plus commode que facile de croire.



Mardi 11 juin. — Allé avec Liszt et Mme d'A... à Tivoli, à la villa Adriana; grande impression du soir au soleil couchant, dans ces hauts cyprès, près de ces ruines rougies : la décrire, la raconter à Liszt dans une grande pièce développée qui serait mon paysage du Poussin.



Rome et son séjour prolongé sont le plus grand prétexte à la paresse de l'âme et à un parti pris : on y penche tout d'un côté et rien ne vous y contrarie dans le grand silence.

Rome, c'est le plus grand appui aux lassitudes de l'âme, a dit M. de Chateaubriand : un appui et un tombeau.



Un balcon ruiné du Colysée pour tous les dilettantismes solitaires.

Ce Carlo Dolce, tant aimé des dames, m'a tout l'air de n'être que le Dubuffe de Raphaël.



A Rome, c'est comme pour la statue de Pasquin; ôtez le couvercle, le surtout, allez au torse : vous retrouvez le plus admirable antique.



En marge de ces notes, on pourrait déchiffrer encore quelques lignes, mais sans nul intérêt, concernant par exemple les trop fréquentes fermetures des bibliothèques romaines ou un poète local du Transvere, nommé Belli. Nous avons jugé inutile de les donner ici.



NOTES



NOTES

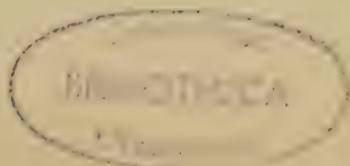
—

1. Page XII.

Voici la note que Sainte-Beuve a reproduite dans les *Pensées* qui terminent le troisième volume des *Paysages littéraires* :

Marseille, 1839.

« A quoi suis-je sensible désormais ? à des éclairs : l'autre jour j'en eus un bien doux. Nous voguions le soir hors du port, nous allions rentrer : une musique sortit, elle était suivie d'une quarantaine de petites embarcations qu'elle enchaînait à sa suite et qui la suivaient en silence et en cadence. Nous suivîmes aussi. Le soleil couché n'avait laissé de ce côté que quelques rougeurs ; la lune se levait et montait déjà pleine



et ronde : la *Réserve* et les petits lieux de plaisance aussi bien que les fanaux du rivage s'illuminaient. Cette musique ainsi encadrée et bercée par les flots nous allait au cœur : « Oh ! rien n'y manque ! » m'écriai-je en montrant le ciel et l'astre si doux. — « Oh ! non ! rien n'y manque ! » répéta après moi la plus jeune, la plus douce, la plus timide voix de quinze ans, celle que je n'ai entendue que ce soir-là, que je n'entendrai peut-être jamais plus. Je crus sentir une intention dans cette voix si fine de jeune fille : je crus (Dieu me pardonne !) qu'une pensée d'elle venait droit au poète, et je répétais encore, en effleurant son doux œil bleu : « Non ! rien. » Et, semblables à ces échos de nos cœurs, les sons déjà lointains de la musique mouraient sur les flots. »

2. Page XV.

La note, qui accompagnait le poème inédit, disait : « Un de nos poètes qui a voyagé il y a quelques années en Italie, a tâché de rendre cette influence toute grecque et toute païenne qu'on respire en ces lieux, dans le climat, dans les mœurs, dans les souvenirs, dans les musées, jusque dans les églises même ; il est inutile d'ajouter que si quelque ton satirique s'y mêle, il ne porte que sur les formes superstitieuses qui sautent aux yeux. Ce qu'on a voulu rendre

et dire, c'est que ce pays est bien toujours celui de la Sirène.»

3. *Page XVI.*

Voici le passage de l'étude sur Virgile où Sainte-Beuve fait une très discrète allusion à son voyage à Naples : « Virgile fut enseveli à Naples, avec l'épitaphe que l'on sait, et qu'il s'était composée lui-même. Ceux qui ont monté la douce colline du Pausilippe aiment à croire que c'est là qu'il repose. »

4. *Page XIX.*

La dernière note du carnet est consacrée à cette arrivée à Lausanne, en juillet 1739. — Sainte-Beuve l'a utilisée, au troisième volume des *Portraits littéraires*, dans l'étude sur Pascal.

« Je courus à Lausanne, où j'étais six jours après avoir quitté Rome. Le lendemain de mon arrivée, au matin, j'allai à la classe de M. Vinet pour l'entendre, — une pauvre classe de collège, toute nue, avec de simples murs blanchis et des pupitres de bois. Il y parlait de Bourdaloue et de La Bruyère. L'Écossais Erskine (le même qu'a traduit la duchesse de Broglie) était présent comme moi. J'entendis là une leçon pénétrante, élevée, une éloquence de réflexion et de conscience. Dans un langage fin et serré, grave

à la fois et intérieurement ému, l'âme morale ouvrait ses trésors. Quelle impression profonde, intime, toute chrétienne, d'un christianisme tout réel et spirituel! Quel contraste au sortir des pompes du Vatican, à moins de huit jours de distance! Jamais je n'ai goûté autant la sobre et pure jouissance de l'esprit, et je n'ai eu plus vif le sentiment moral de la pensée. »

5. *Page 6.*

On retrouve ces quatre lignes en note d'une étude sur George Farcy, dans le premier volume des *Portraits littéraires*.

6. *Page 7.*

De même que la longue pièce de la *Villa Adriana* était la traduction poétique d'une note de son carnet, une partie de l'*Églogue napolitaine* n'est que la mise en vers de cet épisode.

7. *Page 9.*

Ceci est une erreur de Sainte-Beuve, bien excusable d'ailleurs, puisqu'il n'a dû faire que transcrire une indication qui lui avait été donnée sur place. La *Nativité*, qui décore l'autel de la chapelle Piccolomini, n'est pas de Donatello, mais de Rossellino.

8. *Page 13.*

Le carnet porte « sur le rivage » ; mais j'ai cru devoir rétablir le texte exact de Lamartine, que Sainte-Beuve citait de mémoire, de même que j'ai corrigé quelques noms propres mal orthographiés : Dominicain pour Dominiquin, Castelmare pour Castellammare, Sybille pour Sibylle, etc.

9. *Page 14.*

Allusion au vers d'Horace, dans le récit de son voyage à Brindes (Satire V) :

Differtum nautis, cauponibus atque malignis...

rempli de bateliers et de cabaretiers fripons.

10. *Page 16.*

Il m'a semblé que, par leur date autant que par leur texte même, ces lignes qui, sur le carnet, sont au verso de la page de garde, devaient figurer à la fin des notes sur Naples. Elles n'ont, du reste, rien de bien remarquable et rarement la baie de Naples, l'un des plus beaux paysages du monde, inspira une description aussi pauvre. Sainte-Beuve devait en être satisfait, puisqu'il la jugea digne d'être recueillie dans ses œuvres ; il l'y inséra même à deux reprises, une fois à la fin du troisième volume des *Paysages littéraires*,

une autre fois, moins le cri final, dans une note de *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

11. Page 24.

On peut comparer ce paragraphe, reproduit in-extenso et sans modifications dans les *Chroniques parisiennes*, à deux autres passages où il utilisa les mêmes idées et presque le même texte.

Tout d'abord dans l'étude sur Pascal, au troisième volume des *Portraits littéraires* :

« Il y a neuf ans, je revenais de Rome, — de Rome qui était encore ce qu'elle aurait dû toujours être pour rester dans nos imaginations la ville éternelle, la ville du monde catholique et des tombeaux. J'avais vu dans une splendeur inusitée cette reine superbe : Saint-Pierre m'avait apparu avec un surcroît de baldaquins et d'or, avec de magnifiques tentures et des tableaux où figuraient les miracles d'un certain nombre de nouveaux saints qu'on venait de canoniser. J'avais admiré surtout, d'un des balcons du Vatican, les horizons lointains d'Albano, vers quatre heures du soir. En présence de l'Apollon du Belvédère, j'avais vu notre guide, l'excellent sculpteur Fogelberg, qui le visitait presque chaque jour depuis vingt ans, laisser

échapper une larme, et cette larme de l'artiste m'avait paru, à moi, plus belle que l'Apollon lui-même... »

Treize ans plus tard, Sainte-Beuve écrivait dans le premier des *Nouveaux Lundis*, à propos de Louis Veillot :

« Moi aussi j'ai visité Rome vers ce même temps, une année après M. Veillot, et, me rappelant mes impressions d'alors, je conçois les siennes. Dans cette Rome encore paisible, telle que je la vis trop rapidement au passage, entre le Colisée et le Vatican, chaque âme, disposée à une dévotion, la développait à son aise, démesurément et sans que rien y fit obstacle. C'était le séjour le plus commode à une idée unique, à un culte de l'imagination ou du cœur, et j'en avais sous les yeux trois ou quatre existant ensemble, d'un ordre tout différent. Je voyais à l'école de France M. Ingres, dévot à l'antique et à Raphaël, et qui frémissait d'enthousiasme à ce seul nom. Le même jour j'avais vu le sculpteur Fogelberg, ce Suédois tout grec, dont l'œil se mouillait de larmes en nous montrant l'Apollon au Vatican et les contours lointains des paysages d'Albano. Le lendemain, c'était la princesse Zénaïde Wolkonski, toute catholique et propagandiste, toute chrétienne comme l'autre

était tout païen, ayant à raconter des œuvres merveilleuses, couronnées de bénédictions surnaturelles : était-ce l'âge d'or des trois premiers siècles de l'Église qui recommençait? Je voyais aussi un vieux général polonais dévot aux cha-pelets et aux médailles dont il avait éprouvé et dont il préconisait maint effet; à deux pas de là, le peintre Overbeck, dans son atelier, dévot à l'art pur chrétien. Que de dévotions différentes et toutes sincères! Et chacun d'eux s'étonnait qu'on n'habitât point Rome à jamais quand on y avait une fois touché; chacun, dans cette masse de monuments et de ruines, se creusait sa Rome à lui, sa catacombe, ne voyait qu'elle, et n'était troublé par rien alentour dans ce grand silence. C'était juste le contraire de Paris, où l'on est percé à jour en tous sens et à chaque heure par l'idée du voisin ou du passant.»



TABLE



Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis



TABLE DES MATIÈRES

—

SAINTE-BEUVE EN ITALIE I à XX

—

VOYAGE A NAPLES 1

VOYAGE A ROME. 17

—

NOTES 27





CE LIVRE, LE NEUVIÈME DE LA
COLLECTION DES « VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES », A ÉTÉ ÉTABLI
PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A

MILLE TROIS CENT CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES,
SOIT : 30 EX. SUR JAPON (DONT 10 HORS COMMERCE),
NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ET DE 21 A 30; 25 EX. SUR
CHINE, NUMÉROTÉS DE 31 A 55; ET 1300 EX. SUR VÉLIN
DE RIVES (DONT 75 HORS COMMERCE), NUMÉROTÉS
DE 56 A 1280 ET DE 1281 A 1355. LE PRÉSENT OU-
VRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER A ARGENTEUIL, PAR
L'IMPRIMERIE COULOUMA, H. BARTHÉLEMY, DIREC-
TEUR, LE XVIII MARS MCMXXII. LES ORNEMENTA-
TIONS TYPOGRAPHIQUES ONT
ÉTÉ DESSINÉES ET GRAVÉES
SUR BOIS PAR PIERRE VIBERT,
LOUIS JOU, G. AUBERT, ETC.

1296 x 9 c

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

11 DEC. 1992.

04 AVR. 1992



a39003



002009644b

CE DG 0426

.S25 1922

C00 SAINTE-BEUVE VOYAGE EN IT

ACC# 1076447

